L'inconfort

Jérémie McEwen

Numéro 87, hiver 2022

L'ironique sagesse de Serge Bouchard

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97380ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

McEwen, J. (2022). L'inconfort. *L'Inconvénient*, (87), 25–27.

L'inconfort

ESSAI Jérémie McEwen

Mon ami d'enfance voulait que je prenne une deuxième bière, mais j'ai insisté pour écouter la soirée. Le lendemain, j'allais enregistrer une chronique dans le cadre d'une nouvelle émission, avec un nouvel animateur, et je ne voulais pas rater mon coup. « Mais c'est enregistré d'avance, au pire vous recommencez, non ? » Mais bien sûr que non, il ne faut pas le voir comme ça, il faut penser à la première impression, il faut être solide du premier coup, et j'ai été assez solide, alors Serge Bouchard et Jean-Philippe Pleau m'ont rappelé de plus en plus souvent, et peu à peu c'est devenu une partie importante de ma vie, cette petite émission dominicale nommée *C'est fou...*

Notre relation, à Serge et moi, s'est presque entièrement vécue dans un studio d'enregistrement. Le plus souvent, c'était dans la pénombre du sous-sol radio-canadien, puis, vers la fin, dans la délivrance apportée par ce studio fenestré au premier étage. D'abord sporadiquement, puis tout le temps, dans l'entrée du studio était stationné son fauteuil roulant. « Marie aimerait bien que je remarque », mais il savait qu'il ne remarquerait pas, aujourd'hui tous mes souvenirs de Serge sont assis.

Je faisais des rapports de santé à des amis qui voulaient l'approcher pour tel projet, tel documentaire ou telle consultation, il recevait tout le temps ce genre de demandes, ça rentrait tous les jours, et je pense à cette amie qui préparait une émission de télé à qui j'ai dit « non, je ne pense pas que vous pourrez le filmer marchant en forêt ».

Avec le temps il s'est mis à complimenter mes lumières en ondes, il semblait trouver que ça faisait de la bonne radio, comme pour dire « écoutez » à l'auditeur. Au début j'en rougissais, mais peu à peu je n'ai plus eu très envie qu'il me dise que j'étais en plein dessus, même si ça me donnait de beaux petits sentiments dans mon cœur, parce qu'être en plein dessus quand l'enregistrement roule, c'est quand même dur. J'aimais surtout quand il me coupait, pour me pousser plus loin, spontanément. Aujourd'hui, mon plus beau souvenir de lui est quand il m'a dit, comme ça au beau milieu d'une chronique, comme si de rien n'était, alors que ce n'était vraiment pas dans le plan de conversation soigneusement préparé : « Mais s'il existait quelque part un Jérémie McEwen avant que celui-ci s'incarne dans un corps, est-

ce que cette âme était impatiente comme l'est le Jérémie devant moi en ce moment ? » Je n'ai pas bronché, j'avais apprivoisé la bête : « J'aime penser que si j'existais avant de naître, sans corps, l'impatience n'existait pas. » Ses yeux se sont écarquillés, l'impatience comme étant fondamentalement liée au corps, alors que le sien flanchait justement ; nous nous sommes rencontrés ce jour-là.

Quand j'essaie de me remémorer ce qui me marque de sa pensée, détachée de sa présence physique devant moi et de ces mille moments évanescents, de ces mille paroles envolées, je pense tout de suite à mon intérêt récent pour les peuples autochtones. Il disait qu'aujourd'hui, les Blancs devaient se tasser du chemin et laisser les nations autochtones parler d'elles-mêmes, le terrain qu'il avait travaillé à ouvrir était devenu un vaste chantier qui n'avait plus besoin de lui. Je trouve ça profondément beau, et incroyablement pertinent quant aux questions d'appropriation culturelle. Quand je lui parlais de hip-hop, et qu'il m'ouvrait les portes de sa pensée à propos de cette culture qui a priori ne le touchait pas du tout, je savais qu'il se voyait plus jeune, je le sentais respirer sur le terrain, sur la Côte-Nord, et malgré qu'il avait par ailleurs mille réserves sur ma vision du monde (mon impatience et mon urbanité enthousiaste par-dessus tout), il comprenait que ma démarche auprès de la culture afro-américaine était parente de la sienne auprès des Innus. Et comme lui, de lui, j'ai appris à me tasser, à laisser les peuples s'exprimer d'eux-mêmes, après avoir travaillé à ouvrir un chemin de travers.

Je pense souvent à sa rencontre ravie avec l'auteur et éditeur Étienne Beaulieu, qui deviendrait plus tard mon éditeur, alors que j'étais en régie et que j'apprenais qu'il existe un arbre nommé *pruche* ; je pense aussi à sa rencontre avec Mathieu Bélisle, dont j'apprenais ce jour-là qu'il était mon cousin éloigné, après une converse sur l'ordinaire, tiens donc. Aller à la radio, c'est rencontrer des gens : je pense à ses boutades guillerettes avec Boucar Diouf avant l'enregistrement, et malgré la réputation ténébreuse du mammoth laineux, dont les souffrances mélancoliques nourrissaient la nostalgie de quelque imaginaire pays de bien-être, je pense surtout aujourd'hui à un homme gai, léger, amusé par la vie, avide d'idées et d'idéaux, jusqu'à la fin ou presque, au moins jusqu'à ce que sa Marie rende l'âme. Serge Bouchard était un homme jeune qui est mort d'un cœur brisé deux fois.

C'est comme si mon deuil avait commencé avec le début de la pandémie, alors qu'il m'affirmait prophétiquement, la veille de la fermeture de tout, que ce serait la dernière fois que nous nous verrions. C'est comme si de ne plus le voir dans son fauteuil m'avait amené à m'éloigner du maître par en dedans, en sachant en même temps qu'il aurait toujours une place au fond de mes détours métaphysiques. C'est comme si de ne plus serrer sa grosse main, en partant à la fin de l'enregistrement, m'avait préparé à cet adieu définitif, un peu plus d'un an plus tard ; Serge était pour moi une présence profondément physique – son corps pensait et cela se manifestait par sa voix.

Alors que vers la fin la souffrance remplissait de plus en plus chacune de ses respirations, dans sa propre maladie comme dans celle de sa femme, la joie qui nous avait fait trouver un terrain de rencontre s'est évaporée tout doucement, au cours de sa dernière année. Pas que j'étais insensible à ce qu'il vivait, c'était l'horreur absolue, mais simplement l'homme avait toujours gardé une distance entre nous hors d'ondes, notre relation se vivait trente minutes à la fois, dans la légèreté, avec des micros partout. Alors quand les micros et la table et la régie ont pris le bord pour laisser place à un téléphone, quand il n'a plus été là à rigoler dans son café en jasant du Canadien avant que la lumière rouge ne s'allume, c'est comme s'il était devenu déjà un fantôme pour moi, dans tous les sens du terme. Je ne pouvais pas inventer une proximité qui n'avait jamais existé.

Chaque mort est une fin du monde, disait l'autre, chacune est unique, et mon adieu à Serge Bouchard s'est fait la dernière fois que je suis sorti de l'ancienne maison de Radio-Canada, où je ne remettrai sans doute jamais les pieds. La nouvelle boîte est vitrée, on peut regarder le pont Jacques-Cartier pour trouver son idée en ondes, et j'aime penser aux idées que cela aurait permis à Serge de trouver, pour nous tous.

Je lirai bientôt ses *Récits de Mathieu Mestokosho, chasseur innu*, je lirai un jour tout ce qu'il a écrit sur les Innus, mais sinon je pense à lui comme dans un lendemain de party, quand il me narguait, quand il souriait, quand il me menait en bateau, et je protège jalousement ces souvenirs que je partage avec trois ou quatre personnes pas plus, et nous savons, elles et moi, que ceux qui n'y étaient pas ont manqué la soirée du siècle. C'est fou..., ce fut la fête des fêtes, pendant six ans, comme un secret bien gardé, la réflexion qui ne s'excuse pas

de réfléchir à la radio, le temps qui s'étire et qui finit par ne plus exister, j'ai appris au fil des ans avec Serge Bouchard à ne plus avoir peur du chrono, et mes chroniques s'étiraient de huit à dix à treize minutes, un véritable luxe, et mon plan d'intervention avait de moins en moins d'importance, il ne le lisait jamais d'avance de toute façon, tout était question de rythme et d'harmonie entre trois têtes qui parlent.

Je l'ai acheté après sa mort, ce livre sur Mestokosho. Je sortais de l'expo du Musée des beaux-arts de Montréal consacrée à Riopelle, et dans le *giftshop* je suis tombé dessus, Serge venait de mourir, il était partout. Le lien entre Bouchard et Riopelle me semblait ténu, de prime abord. Comme pour bien des intellectuels littéraires, l'art visuel demeurait un angle mort spéculatif pour le mammoth. Puis j'ai commencé à penser. J'ai pensé à leurs voix, celle de Serge et celle de Riopelle. La fameuse voix de mélasse du premier, la voix de vitre brisée du second, au même âge ou presque, dans *Les enfants du Refus global* de Manon Barbeau. À quel point notre rapport aux autres est-il modelé par le timbre, le vocabulaire et le débit portés par leur voix ? Je pense à cet ami, surpris d'entendre Serge sacrer gros comme le bras, alors qu'il était invité dans un balado loin de Radio-Canada. Je pense à la voix de mon père aussi, c'est certain, et à ses faux accents français en entrevue à la radio publique. C'est drôle, je pense aussi à cette femme que j'aimais il y a dix ans, d'une beauté presque intimidante, mais dont la voix stridente et cassée m'énervait au plus haut point.

Quand j'allume la radio, souvent, je n'écoute pas du tout ce qu'on dit. C'est reposant. J'écoute seulement le rythme de la discussion, *ho ho ho* de Le Bigot, *oui mais* de la chroniqueuse, tout est dit, pas besoin du sens et des concepts, les idées sont déjà là. Notre rapport au monde est tellement modelé par le rythme des choses, des voix, et c'est si facile de l'oublier. Les grandes voix du Québec sont aussi les grandes voies de notre rapport à son passé et à son avenir : quand le premier ministre du Québec fait semblant de parler comme un travailleur de chantier en conférence de presse, je vois bien son jeu, mais même si c'est un jeu, ça dit bien qui nous sommes, c'est-à-dire une mise en scène qui se refuse à l'intellectualisme dans le discours public. Et la voix de

Serge réussissait le tour de force de nous faire oublier qu'il était un intellectuel. C'était notre grand-père, notre compagnon de party, un ami, un camarade de lutte, le gars qui nous aide à ramener du bois dans son *pickup*.

Toute sa mythologie du camion, de la route, du Canadian Tire et du Tim Hortons, c'étaient des chevaux de Troie pour arriver à nous parler de Vladimir Jankélévitch. Je dis cela sans vouloir diminuer l'importance d'un beigne Boston, au contraire, le cheval est aussi important que ce qu'il cache dans son ventre. Là est le génie bouchardien dont je garderai le souvenir, et j'en ferai une règle absolue : ne jamais négliger ce mot de Camus qui affirme que les artistes qui veulent se distinguer du commun des mortels par l'art seront vite ramenés à leur parenté profonde avec leurs contemporains. Il faut parler des lieux communs si on veut parler de Montaigne, il faut faire le poème du May West pour arriver à la vraie philosophie du territoire. Négliger l'aspect populaire pour ne parler que du plus « profond », ou vice versa, ne mène nulle part. Négliger l'un des deux versants, c'est soit se couper l'accès au public, soit se séparer du sens des choses.

Les penseurs et penseuses qui ont le plus d'importance pour moi parlent à la radio et écrivent dans les journaux, tout en faisant des livres. Serge m'aura appris que je ne trouverai pas ma voie derrière les remparts de quelque tour d'ivoire spéculative impénétrable, et que je ne considérerai jamais comme pertinent de faire la guidoune médiatique qui croit que le monde se pense en huit cents mots ou moins pour/contre à propos de la question de l'heure. Il m'aura appris à accepter que je refuse le confort d'une seule chaise. ■

Jérémie McEwen est essayiste (*Pays barbare, Philosophie du hip-hop : des origines à Lauryn Hill et Avant je criais fort*), chroniqueur (aux émissions *On dira ce qu'on voudra* et *Réfléchir à voix haute* à Radio-Canada, ainsi qu'à *La Presse*) et professeur de philosophie au collégial.